

Quand je ne verrois pas de routes toutes prêtes,
 Quand le sort ennemi m'auroit jeté plus bas,
 Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,
 Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
 Conservant pour tout bien le nom de Mithridate,
 Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,¹
 Partout de l'univers j'attacherois les yeux ;
 Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
 Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
 Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
 Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.²
 Vous-même d'un autre œil me verriez-vous, madame,
 Si ces Grecs vos aïeux revivoient dans votre âme ?
 Et, puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
 N'étoit-il pas plus noble, et plus digne de vous,
 De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
 D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,³

l'autre avec un art admirable : période qui montre ce que peut la langue française entre les mains d'un homme de génie. (G.)

1. *Suivi d'un nom* : métaphore hardie, d'autant plus heureuse qu'on la remarque à peine, et que dans son audace elle paraît simple et naturelle.

2. Ce dernier vers est si beau, qu'il suffirait pour excuser ce qu'il pourrait y avoir de hasardé dans le *naufrage élevé au-dessus d'une gloire*, qu'on a tant critiqué ; car plus les fautes sont rares, moins on les pardonne. Quant à moi, je trouverais la justification de ce vers précisément dans ce qu'on a dit pour le blâmer. On a cherché où pouvait être l'*image* d'un naufrage élevé au-dessus d'une gloire ; et pourquoi y chercher une *image* ? pourquoi ne serait-ce pas tout simplement une idée ? et en quoi est-elle mal rendue ? Ne dirait-on pas bien, même en vers, *mon naufrage m'élève au-dessus de leur gloire* ? Qu'a fait le poète, que de mettre le *naufrage* à la place de la personne ? C'est toujours la seule idée de supériorité qu'il a voulu exprimer, sans prétendre faire un tableau : et tout se réduit ici à une métonymie très-permise. (L.)

3. Vers qui relève et embellit encore celui qui le précède. La pensée qu'il renferme est aussi noble, aussi délicate que juste : rien n'est plus théâtral que la situation d'une femme entre l'amour et la vertu, entre le devoir et le sentiment. (G.)

Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
 Contre la défiance attachée au malheur ?
 Hé quoi ! n'avez-vous rien, madame, à me répondre ?
 Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
 Vous demeurez muette ; et, loin de me parler,
 Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.
 J'obéis : n'est-ce pas assez me faire entendre ?
 Et ne suffit-il pas...

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez.
 Je vous entends ici mieux que vous ne pensez ;
 Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
 Par vos propres discours est trop bien éclaircie :
 Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
 Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
 Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles ;
 Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,
 Madame ; et désormais tout est sourd à mes lois,
 Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
 Appelez Xipharès.¹

1. Un vieillard jaloux qui remet sa maîtresse sous la garde de son fils qui en est aimé présente une situation naturellement comique. Pourquoi donc cette scène a-t-elle un effet tragique au théâtre, et même à la lecture ? Il y en a de bonnes raisons : d'abord, c'est que la cruauté jalouse et inflexible de Mithridate est déjà connue et caractérisée par les menaces qu'il a faites, et par les vengeances qu'il annonce : on doit donc craindre pour les deux amants, et l'on veut voir comment ils se tireront d'une situation que la confiance momentanée de Mithridate ne rend que plus embarrassante et plus critique. Ensuite, c'est que la scène suivante entre Monime et Xipharès, scène où l'amour est si noblement sacrifié au devoir, est pathétique, et inspire un juste intérêt pour les deux amants. Enfin, c'est que

MONIME.

Ah ! que voulez-vous faire ?

Xipharès...

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père :

Vous vous pressez en vain de le désavouer ;

Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.

Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime,

Si ce fils, en effet digne de votre estime,

A quelque amour encore avoit pu vous forcer.

Mais qu'un traître qui n'est hardi qu'à m'offenser,

De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,

Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place,

Qu'il soit aimé, madame, et que je sois haï...

SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Venez, mon fils ; venez, votre père est trahi.

Un fils audacieux insulte à ma ruine,

Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,

Aime la reine enfin, lui plaît, et me ravit

Un cœur que son devoir à moi seul asservit.

Heureux pourtant, heureux que dans cette disgrâce

les sentiments et les vers sont d'une vérité et d'une beauté si touchante, que les spectateurs sont attendris jusqu'aux larmes de ce qui, sous une autre forme, les aurait fait rire ; et c'est là que le poëte est vraiment le magicien d'Horace : *fit magus*. (L.)

Je ne puisse accuser que la main de Pharnace ;
 Qu'une mère infidèle, un frère audacieux,
 Vous présentent en vain leur exemple odieux !
 Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
 Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose
 J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon,
 L'héritier de mon sceptre, et surtout de mon nom.
 Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée,
 Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée :
 D'un voyage important les soins et les apprêts,
 Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
 Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance,
 Dans ce même moment demandent ma présence.
 Vous cependant ici veillez pour mon repos,
 D'un rival insolent arrêtez les complots :
 Ne quittez point la reine ; et, s'il se peut, vous-même
 Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime.
 Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux :
 Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
 En un mot, c'est assez éprouver ma faiblesse :
 Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
 Que sais-je ? à des fureurs dont mon cœur outragé
 Ne se repentiroit qu'après s'être vengé.¹

1. Cette pensée semble imitée d'Ovide, qui fait dire à Médée :

Quo feret ira, sequar : facti fortasse pigebit.

« Tout ce que la colère m'inspirera, je le ferai, dussé-je m'en repentir. »

SCÈNE VI.

MONIME, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Que dirai-je, madame? et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?
Seroit-il vrai, grands dieux! que, trop aimé de vous,
Pharnace eût en effet mérité ce courroux?
Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême?

MONIME.

Pharnace? O ciel! Pharnace! Ah! qu'entends-je moi-même?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que, de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs!
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs!
Malgré toute ma haine on veut qu'il m'ait su plaire!
Je le pardonne au roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci;
Mais vous, seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi!

XIPHARÈS.

Ah! madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui lui-même, lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de¹ tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du roi que puis-je enfin juger?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose :
Quel heureux criminel en peut être la cause?
Qui? parlez.

1. Prêt de et non près de, dans toutes les éditions originales.

MONIME.

Vous cherchez, prince, à vous tourmenter.
Plaiguez votre malheur sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime :
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute, c'est pour moi le comble des malheurs;
Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le-moi connoître :¹
Quel est-il, cet amant? Qui dois-je soupçonner?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,
A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté?

XIPHARÈS.

O ciel! Quoi! je serois ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable?
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler?

MONIME.

Oui, prince : il n'est plus temps de le dissimuler ;
Ma douleur pour se taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence ;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la première et la dernière fois.
Vous m'aimez dès longtemps : une égale tendresse
Pour vous, depuis longtemps, m'afflige et m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas

1. On prononçait autrefois *accraître* pour *accroître*.

Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas ;
 Rappelez un espoir qui ne vous dura guère,*
 Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
 Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
 Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux :
 Vous n'en sauriez, seigneur, retracer la mémoire,**
 Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire ;
 Et lorsque ce matin j'en écoutois le cours,
 Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.
 Inutile, ou plutôt funeste sympathie !
 Trop parfaite union par le sort démentie !
 Ah ! par quel soin cruel le ciel avoit-il joint
 Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point ?
 Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
 Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
 Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
 Où je vais vous jurer un silence éternel.¹
 J'entends, vous gémissiez ; mais telle est ma misère,
 Je ne suis point à vous, je suis à votre père.²

* VAR. *Les plaisirs d'un espoir qui ne vous dura guère.*

** VAR. *Vous n'en sauriez, seigneur, rappeler la mémoire.*

1. Que de sentiment et d'intérêt dans cette expression si neuve : *vous jurer un silence éternel !* Jurer un amour éternel, voilà ce que tout le monde peut dire ; mais jurer *un silence*, et *un silence éternel !* mais le jurer à son amant, il n'y a que Racine qui l'ait dit. Et combien d'idées délicates sous-entendues dans cette expression ! Dans le fait, ce n'est pas à lui qu'elle le jurera : il ne sera pas à l'autel ; elle ne prononcera point ce serment : c'est à son cœur, c'est à son devoir, c'est à son époux qu'elle doit l'adresser. Le seul mérite qui manque à cette scène, c'est qu'elle n'est pas absolument originale ; elle a beaucoup de rapports avec celle de Sévère et de Pauline, et souvent c'est le même fonds d'idées. (A. M.)

2. Louis Racine donne ici une variante qu'on ne trouve pas dans les éditions originales.

..... Mais telle est ma misère,
 Je ne suis point à moi ; je suis à votre père.

Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
 Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
 J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
 Que désormais partout vous fuirez ma présence.*
 J'en viens de dire assez pour vous persuader
 Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
 Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
 D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
 Je ne reconnois plus la foi de vos discours,
 Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands dieux ! d'un amour déplorable !
 Combien, en un moment, heureux et misérable !
 De quel comble de gloire et de félicités,
 Dans quel abîme affreux vous me précipitez !
 Quoi ! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre,
 Vous aurez pu m'aimer ; et cependant un autre
 Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux ?
 Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux !...
 Vous voulez que je fuie, et que je vous évite ?
 Et cependant le roi m'attache à votre suite.
 Que dira-t-il ?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
 Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.
 D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême :
 Cherchez, prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
 Tout ce que, pour jouir de leurs contentements,
 L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
 Enfin je me connois, il y va de ma vie :

* VAR. *Que désormais partout vous fuyiez ma présence.*

De mes foibles efforts ma vertu se défie.
 Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir
 Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir;
 Que je verrai mon âme, en secret déchirée,
 Revoler vers le bien dont elle est séparée;
 Mais je sais bien aussi que, s'il dépend de vous
 De me faire chérir un souvenir si doux,
 Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
 N'en punisse aussitôt la coupable pensée;
 Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
 Pour y laver ma honte, et vous en arracher.
 Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste,
 Je me sens arrêter par un plaisir funeste :¹
 Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,
 Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
 Il faut pourtant, il faut se faire violence :
 Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
 Je fuis. Souvenez-vous, prince, de m'éviter;
 Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS.

Ah, madame!... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.

1. Quelle attendrissante douceur dans ces vers et dans tout ce morceau! Relisez-le depuis ces mots : *Enfin, je me connois*, etc., et lisez ensuite celui-ci de Pauline, qui dit à peu près les mêmes choses :

Hélas! cette vertu, quoique enfin invincible,
 Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
 Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
 Qu'arrachent de nos yeux les cruels souvenirs :
 Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
 Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
 Mais, si vous estimez ce vertueux devoir,
 Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
 Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
 Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
 Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
 Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

(Polyeucte, acte II, scène II.)

Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre?
 On t'aime; on te bannit : toi-même tu vois bien
 Que ton propre devoir s'accorde avec le sien :
 Cours par un prompt trépas abréger ton supplice.
 Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse; *
 Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
 Du moins, en expirant ne la cédon's qu'au roi.¹

* VAR. Cours par un prompt trépas abréger ta misère.
 Toutefois observons et Pharnace et mon père.

1. Conf. la scène v de l'acte I^{er} du *Don Carlos*, de Schiller.